

Le temps c'est du désir

Le contexte, en cette fin d'année 2012, en Europe, est celui d'une crise. Crise de *valeur* dans tous les sens du terme, qui serait, selon certains analystes, une crise majeure du système capitaliste, cette fois à l'agonie¹. Annoncerait-elle la fin de la « dictature du temps », surnom donné au système actuel² ? La question mérite d'être posée, cette notion du temps est effectivement centrale.

S'il y a bien une question collective qui sous-tend la crise actuelle, y compris celle qui touche aujourd'hui le secteur artistique en Belgique, c'est la question du temps, la question de notre rapport au temps dans le travail. À force d'aborder les conflits en cours sous l'angle de l'utilité sociétale des uns et des autres – les artistes, les enseignants, les agriculteurs, etc. – et de la répartition des moyens, on oublie les enjeux sous-jacents, trop souvent inconscients. C'est là avant tout qu'il s'agit de porter le regard.

À QUOI ŒUVREZ-VOUS ?

Que la notion de travail soit aujourd'hui à questionner est une évidence, tout le monde en convient, c'est même à la mode. Mais ce qui s'exprime un peu partout, dans les publications et diverses créations, se réfère encore et encore à une vision aliénée du travail : le travail en entreprise et même souvent le travail en usine, c'est-à-dire le travail productif, où ce qui compte in fine est le résultat, avec le temps au dénominateur de la fraction. De là cette rengaine éculée sur le *tripalium*³, racine latine du mot travail, qui permet d'appuyer l'identification entre travail et souffrance, non sans raison d'ailleurs. C'est néanmoins oublier que l'usage de ce mot est récent : « Jusqu'au 18^e siècle, c'est le terme *ouvrer* qui prévalait (que l'on retrouve encore dans ouvrier, main-d'œuvre, jours ouvrables, etc.), un terme qui renvoie à la réalité beaucoup plus noble de l'œuvre et qui n'a été abandonné pour le mot travail dans l'usage courant que parce qu'on le confondait trop souvent avec ouvrir. »⁴

Les mots sont importants, c'est là que se situent les leviers à notre disposition. Tout l'art est d'apprendre à les utiliser à notre avantage. Les publicitaires, eux, l'ont compris depuis longtemps. Faites l'exercice, pensez à votre propre travail et changez le mot *travailler* par le mot *œuvrer* : À quoi œuvrez-vous ? Y a-t-il question plus cruciale ? La réponse est loin d'être simple, tant nous sommes, pour la plupart d'entre nous, habités tôt ou tard par une question encore plus fondamentale, celle de la sécurité d'existence, je veux dire économique, qui devient pour une partie croissante de la population, et les artistes n'y échappent pas, la seule question possible.

¹ Paul Jorion, *Le capitalisme à l'agonie*, Paris, Fayard, 2011

² Bernard Friot, *L'enjeu du salaire*, Paris, La Dispute, Coll. Travail et salariat, 2012

³ Instrument d'immobilisation et de torture à trois pieux utilisé par les Romains pour punir les esclaves rebelles, ou instrument servant aussi à ferrer de force les chevaux rétifs.

⁴ Bernard Friot, *op. cit.*

PASSER LE TEMPS AU NUMÉRATEUR

Poursuivons l'exercice, imaginez que le temps dans l'équation du travail passe au numérateur de la fraction. Imaginez une tâche dans laquelle plus vous passez de temps, plus celle-ci gagne en finesse, en force et en pertinence, autrement dit une tâche dont la qualité serait proportionnelle au temps que vous y consacrez. Que devenez-vous ? Un sportif ? Un artisan ? Un créateur ? Un penseur ? Un chercheur ? Un... ?

Prenons simplement le cas des soignants, soit par exemple celui d'une infirmière à domicile, dont la tâche consiste à passer d'une personne à l'autre sur un territoire donné et ce, chaque matin. S'il s'agit de *prendre soin* de cinq *patients* sur la matinée, de s'asseoir, boire un café, papoter un peu, rendre l'un ou l'autre petit service et puis seulement d'effectuer la toilette ou la piqûre, c'est-à-dire de prendre le temps d'être avec chacun(e), il s'agit là d'un métier qui fait sens et qui peut s'avérer très gratifiant. S'il s'agit au contraire, comme c'est le cas actuellement, d'*expédier* – il n'y a pas d'autre mot – près de trente soins en une matinée, faites le calcul, cela ne vous laisse même plus le temps de garer votre voiture.

Là comme ailleurs, le besoin de productivité, est le nœud, le poison qui va jusqu'à dénaturer le sens même de la tâche. Battre le pavé pour l'amélioration des conditions de travail des soignants et de tous les autres est certes indispensable, mais ces luttes nous maintiendront dans le rôle de Sisyphe tant que nous accepterons que le temps reste au dénominateur des critères d'évaluation.

CE QUE NOUS DÉFENDONS, NOUS LE DÉFENDONS POUR TOUS

Bref, la qualité d'un travail effectué, on devrait dire d'une œuvre, est intimement liée au temps que l'on y a consacré. La question est alors de savoir *qui* revendique aujourd'hui une certaine lenteur dans son travail ? Qui en fait une fierté, une valeur ? Qui est en mesure de porter intrinsèquement une telle revendication au cœur de son activité ? Qui, sinon l'artiste ? Par *artiste* je désigne ici un groupe social porteur d'un certain rapport au travail, à l'*œuvre* justement, bien plus qu'une quelconque fonction sociale liée à la production du groupe en question. Autrement dit, je parle ici de l'utilité sociale de l'artiste en tant que travailleur et non de l'utilité de l'art. Nuance !

Il s'agit d'admettre que l'artiste, quand il crée, fait partie de ces trop rares professions, comme les chercheurs et certains artisans, où l'on ne pourra jamais complètement abolir la question du temps. L'enjeu devient alors de faire de cette spécificité un atout à l'usage de tous, perspective autrement plus enthousiasmante que celle de la défense corporatiste d'un statut protégé, privilégié ou que sais-je, au prétexte de la nécessité de l'Art, comme s'il s'agissait de la seule nécessité. Le seul point d'appui valable doit être celui que les intermittents français avaient condensé il y a six ans dans la phrase : « Ce que nous défendons, nous le défendons pour tous »⁵, à condition que le *tous* renvoie à tous les travailleurs, artistes et autres, cela va sans dire.

LA QUESTION CLÉ

Il ne s'agit pas d'éluder le lien entre contrainte et création. N'importe quel artiste qui se respecte admettra que la contrainte – on dit un *cadre* – est nécessaire, voire bénéfique. Doit-elle pour autant être d'ordre économique ? S'agit-il de considérer l'artiste comme un auto-entrepreneur ? Certainement pas. « Nous avons besoin d'un autre mot pour signifier ce que nous faisons, suivant

⁵ *Intermittants* n°27 de décembre 2006 - http://www.cip-idf.org/article.php3?id_article=3126

d'autres désirs que le besoin d'accéder aux moyens monétaires de survie. Nous avons d'autres rendez-vous avec la société que l'emploi, avec ses hiérarchies et ses exclusions, avec ses mythes du *créateur œconomicus*. »⁶

Tout comme le moine, le fou ou le mendiant, pour ne citer que des extrêmes, l'artiste a une fonction dans la société indépendamment de toute production. Un peintre qui peint toute sa vie des toiles sans jamais les montrer à personne puis les brûle avant de mourir n'est pas moins artiste que celui qui les montre à tout vent. Le marionnettiste qui va de ville de ville rappeler aux passants que le mystère est de ce monde est un metteur en scène. L'acte se suffit à lui-même. Le boulanger ou l'astronaute ne peuvent en dire autant. C'est peut-être ce qui explique « ce mélange de respect et d'agressivité que suscitent les artistes »⁷.

Tant que notre horizon de réussite sera exclusivement celui de la réussite économique, nous validerons la loi du spectacle énoncée par Guy Debord : « Le spectacle ne dit rien d'autre que : ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît. »⁸ Considérer cette loi comme la seule valable, c'est accepter la loi du plus fort, aujourd'hui cristallisée dans le capitalisme. Si l'artiste ne bouscule pas d'une manière ou d'une autre cet atavisme, ne fut-ce que dans son rapport au travail, à quoi travaille-t-il ?

CRÉER C'EST RALENTIR

Aujourd'hui, créer c'est chercher à contre-courant du flux, c'est résister vaille que vaille au bruit ambiant, y compris celui de la *Culture-spectacle*. Cela ne peut se faire en vitesse, car « vite, loin, mal » est la loi du système. La reproduire relève de la performance et n'a plus aucun sens. Créer, aujourd'hui plus que jamais, c'est d'abord ralentir, chercher longtemps, lire, rencontrer, apprendre bien au-delà de ce qui se transmet dans les formations officielles, essayer, se tromper, écouter, recommencer, etc. Pour cela, il faut du temps et ce temps-là ne sera jamais, quoi qu'on dise, monnayable, même a posteriori. Avoir le temps de « faire les choses » devient alors le luxe ultime que seule une minorité peut se permettre.

À moins d'avoir *percé*, suivant le terme consacré, un artiste, surtout s'il débute, est forcé de penser d'abord à sa survie économique, ce qui anéantit l'essence même de sa fonction. Faire les deux, alterner travail alimentaire et travail de création est une gageure qui conduit le plus souvent à sacrifier le second au profit du premier.

Voilà pourquoi les artistes doivent lutter pour ce droit à la lenteur, lutter pour replacer le temps au numérateur de la fraction dans l'équation de leur travail, et partant du travail en général. Ce droit au temps, pour eux et pour tous est la seule revendication qui vaille, qui ouvre le champ, un nouvel horizon. Oui, il faut lutter contre ces tentatives de rétrécissement à peau de chagrin du système de « protection de l'intermittence », tel qu'il existe depuis 2002 en Belgique. Il faut lutter et c'est même le mouvement inverse qu'il faut impulser : élargir ce système, le rendre accessible à tous. Consolidé, approfondi et collectivisé, ce « statut » constituerait une réponse sociétale pertinente pour toutes celles et ceux qui évoluent, avec plus ou moins de (bon)heur, dans les zones interstitielles entre salariat sous CDI et indépendant-qui-réussit.

⁶ Antonella Corsani, *Quelles sont les conditions nécessaires pour l'émergence de multiples récits du monde ? Penser le revenu garanti à travers l'histoire des luttes des femmes et de la théorie féministe*, Revue Multitudes, déc. 2007 - <http://multitudes.samizdat.net/Quelles-sont-les-conditions>

⁷ Mona Chollet, *L'emploi du temps*, Périphéries, mars 2007 - <http://www.peripheries.net/article309.html>

⁸ Guy Debord, *La société du spectacle*, Ed. Buchet-Chastel, 1967 – Paris, Gallimard, 1996

REPRENDRE LA MAIN

Pour ne pas être les idiots utiles d'un système qui ne jure plus que par la dérégulation et la flexibilité, faisons de nos situations un laboratoire, l'avant-poste d'une autre façon acceptable et épanouissante de s'inscrire dans la société. Ce sera complexe, plusieurs fausses bonnes idées surgissent en ce moment, telles que le revenu de base, qui pourrait s'avérer être une terrible régression sociale, mais force est de reconnaître que des lignes sont en train de bouger. Des tabous sont bousculés, ça bouillonne un peu partout en ce moment, et c'est heureux car nous avons de toute façon besoin d'un grand coup de vent qui redistribue les cartes. À nous de reprendre la main.

ERIC SMEESTERS
Réalisateur, etc.
décembre 2012

SOURCES

ALAIN BROSSAT, *Le grand dégoût culturel*, Paris, Éd. Seuil, 2008

(Lire aussi à propos de ce livre : <http://www.espacestemp.net/document5573.html>)

LÉON DE MATTIS, *Crises*, Genève, Ed. Entremonde, 2012

ANNIE LE BRUN, *Si rien avait une forme, ce serait cela*, Paris, Gallimard, 2010

FRANÇOIS MEYRONNIS, *De l'extermination considérée comme un des beaux-arts*, Paris Gallimard, 2007

SAVOJ ZIZEK, *La violence n'est pas un accident de nos systèmes, elle en est la fondation*, Vauvert, Éd. Au Diable Vauvert, 2012

LUDO SIMBILLE, « Auto-entrepreneur, le mythe du travailleur indépendant », *Bastamag*, 16/02/12 :

<http://www.bastamag.net/article2094.html>
